

Coutumes d'un autre âge

J'ose compter sur votre bienveillance dans la présentation du modeste travail que vous m'avez fait l'honneur d'accepter. Si on peut trouver des curés et même des présidents d'un autre âge, combien ne doit-il pas être plus facile de dénicher des us et coutumes d'un autre âge aussi ? A Orsières — autant, peut-être, que partout ailleurs — il en existe une foule. Pour y mettre un peu d'ordre, je vous signalerai *, en premier lieu, les usages critiquables et, ensuite, les coutumes louables. Soit celles-ci, soit ceux-là, — chose pour le moins curieuse, — ont pris fin, en grande partie, en 1895, à l'époque de la démolition de la vieille église, — la troisième connue, — qui avait été construite vers la fin du XV^e siècle.

I

Le revers de la médaille

Voyons d'abord le revers de la médaille : usages critiquables. Les ennuis et les difficultés sont, plus ou moins, le lot de tous les états. Dans tous les cas, ils ne font guère défaut aux curés. Ils leur viennent de toutes parts : — d'eux-mêmes, puisqu'ils sont, eux aussi, fils d'Adam ; — de leur entourage ; — de l'autorité ecclésiastique, qui, parfois, leur semble planer trop haut ; — de l'autorité civile dont la mentalité ne cadre pas toujours avec la leur ; — des divers rouages de l'administration paroissiale enfin... Ajoutez-y les travaux, la fatigue, sans le précieux élixir des succès rapides ; les plaintes, les critiques mal fondées ou étrangement grossières ; enfin les offensives, ouvertes ou sournoises, de celui que l'Ecriture appelle l'ennemi du salut, et vous verrez que le pain indigeste des contradictions manquera moins souvent que le pain blanc sur la table pastorale. Prenons, ou, plutôt, regardons prendre ces bouchées de pain de guerre, un peu au hasard...

Soyez gracieux...

Un curé demandait, en 1739, qu'on vienne le chercher à cheval, pour les messes de fondation dans les chapelles, notamment à celle de

*Références : Etat de la cure d'Orsières en 1786, en abrégé : E. ; Articles présentés au R^me Ordinaire en 1739, en abrégé : A.

Ferret, ainsi que pour porter les sacrements dans les hameaux, surtout que « très souvent », dit-il, les paroissiens « attendent la nuit pour cela. Et s'ils disent, comme c'est la plus ordinaire de leurs raisons, que ce n'en a pas été toujours la coutume, je leur réponds que si par le passé ils n'ont pas eu la coutume d'être gracieux et reconnaissants envers leur curé, il est de leur devoir et de leur honneur de commencer de l'être » ¹...

Où le curé est le dernier instruit

Les procureurs d'église donnaient, parfois, du fil à retordre à leur curé. En voici un écheveau ².

« Dans la belle saison, dit un curé, les procureurs d'église venaient souvent demander au curé des processions *toutes crues* ³ » (sic), c'est-à-dire « sans messe, parce que les processions ne coûtent rien ». C'était une dérogation à l'usage qui requérait la messe avec l'honoraire habituel dans chaque endroit ⁴. Cet honoraire était prélevé sur les collectes, les amendes et, au besoin, sur la Fabrique ⁵.

D'autres fois, ils décidaient des neuvaines, des processions de dévotion et des grand'messes ⁶ ; parfois même, des processions en dehors de la paroisse, avec la messe, dont ils fixaient l'honoraire ; le tout sans s'entendre avec le curé ⁷.

Du cabaret et de la danse

Les dimanches et les fêtes, on se permettait trop facilement de servir des boissons alcooliques pendant les offices.

L'Autorité diocésaine dut, plusieurs fois, interdire ces abus, ainsi que les voiturages, à l'exception des cas d'urgente nécessité, ou pour le service des étrangers de passage ⁸. On dansait quelquefois sans la permission du curé et du juge... Vous pensez bien que cela n'arrive plus ! Ces infractions étaient frappées d'une amende.

Payez vos dettes !

Vers 1710, quelques paroissiens refusèrent de s'acquitter envers leur curé des dîmes, des prémices et des « suaires ». Mieux que cela, ils ten-

¹ A., § 4.

² E., p. 16 (7°).

³ Ibid., p. 10.

⁴ Actes de visite de 1810, 1822, 1835, 1864.

⁵ Les amendes ont pris fin dès 1882.

⁶ A., § 6.

⁷ E., p. 16 (8°) et p. 9.

⁸ Lettres en 1736, 1761, 1796.

tèrent même de se faire livrer les titres constatant les droits du curé. L'affaire est portée au tribunal du R^{me} coadjuteur Boniface, faisant fonction de Prévôt du Grand St-Bernard (1711), et devant l'Evêque de Sion (1712). Décisions prévôtales, décisions épiscopales, favorables au curé : rien n'y fait. Le différend durera longtemps encore, comme il appert des actes de visite de 1739 et 1766¹. En 1786, le curé demande que la commune et les procureurs soient tenus de poursuivre les débiteurs récalcitrants des rentes et d'en tenir compte au curé. Les actes de visite de 1810, 1822, 1835, 1864 et 1882 font droit à sa demande. Ah ! si l'on pouvait recueillir l'écho des conversations d'antan, que n'entendrions-nous pas sur ces curés rapaces qui tiennent à ce qu'on leur paye ce qu'on leur doit ? Quelle innocence, par contre, et quel désintéressement seraient ceux de ces chers paroissiens, qui, non contents de garder leur bien, retiennent celui d'autrui, en ne payant pas leurs dettes !...

II

L'avers de la médaille

Tournons la médaille. Nous en avons considéré le revers ; voyons-en l'avers. Débutons par l'agape pascale.

Pain, vin et œufs de Pâques

Semblablement à ce qui se pratique encore à Sembrancher, l'après-midi de Pâques, on se rendait, par groupes, vers la chapelle de St-Eusèbe. On y chantait le délicieux : *O filii, ô filiae*... Suivait une distribution de pain et de vin, aux frais d'une pieuse fondation. On me disait dernièrement que plusieurs mangeaient et buvaient par procuration, au nom des membres absents de la famille. Quoi qu'il en soit, c'était un touchant rappel des agapes chrétiennes et une excellente occasion de fraterniser. Hélas ! en ce pauvre monde, les meilleures choses elles-mêmes sont destinées à disparaître. Celle-ci a eu un enterrement honorable, mais enterrement quand même, puisque ses fonds ont fondu dans la construction de notre belle église.

Voici maintenant les œufs de Pâques. A l'occasion de leur confession pascale, les enfants apportaient chacun un œuf au curé, en échange d'une image. Quelle provision et quelle abondance ! et comme —

¹ E., p. 17 (13°).

heureux oiseaux — les desservants de la paroisse devaient ensuite chanter mélodieusement !

Le « mai » et la St-Nicolas du printemps

Le premier mai, les jeunes gens plantaient le « mai », qu'ils réalisaient, l'année suivante, au profit d'une ripaille. Les derniers mais ont été plantés : à Somlaproz en 1920, à Issert en 1921, et à Praz-de-Fort en 1922. Le mai d'Issert avait donné lieu, en 1920, à quelques désordres regrettables.

A Orsières, on plantait le mai le 8 mai au soir, veille de la St-Nicolas du printemps. Les bons anciens s'en souviennent comme d'une joyeuse et touchante fête de famille. Le jour de la fête, il y avait parade, au son des tambours et aux détonations, toujours dangereuses et parfois meurtrières, des mortiers. Avant la grand'messe, le clergé et la Société de St-Nicolas — celle-ci escortant la statue du Patron de la paroisse — processionnaient autour de l'église. Un jour — oh ! scandale ! — on cessa de porter la statue. C'en était trop. Un certain Nicolas Volluz, de Prassurny, s'écria, dans sa trop compréhensible indignation : « Si on ne veut plus la porter, je la porterai tout seul : c'est le plus grand saint du paradis. »

Nous voici à la grand'messe solennelle. Dans la blancheur de leurs atours, images fidèles de la candeur de leur âme, des jeunes filles, escortées par un peloton de soldats, présentaient à l'offrande un magnifique gâteau tout enrubanné. Beaux rêves d'or qu'êtes-vous devenus ?

Le Jeudi-Saint

De la minuscule procession de la St-Nicolas passons à celle du Jeudi-Saint. Pendant que les cloches partaient pour Rome, on installait dans notre vieille tour romano-gothique une crécelle monumentale, dont le bruit strident et puissant appelait les fidèles aux offices divins, et, entre autres, à cette procession. (Un jour que, dans une leçon de catéchisme, je rappelais cette pieuse fiction des cloches partant pour la Ville Eternelle, un tout jeune écolier demanda la parole et, debout, comme mû par un ressort, s'écria : « Ce n'est pas vrai que les cloches aillent à Rome : j'ai été voir au clocher. » Vous l'entendez, il n'a pas froid aux yeux le fils du marguillier !)

Mais voici la procession, avec, en tête, une théorie d'enfants maniant nerveusement les uns des crécelles, d'autres des marteaux de bois qui s'abattent sur des planchettes : c'est à qui fera le plus de tintamarre.

Viennent ensuite, mêlés à la foule, les porteurs des Instruments et des Personnages de la Passion. On voit passer une grande croix, une échelle, la lance, l'éponge, le coq et, au bout de longues piques, les images de Judas, Hérode, Pilate, S. Pierre, Barabbas.

A la procession, qui se fait encore, il n'y a plus de crécelle. On n'y porte plus que la croix des jeunes filles et la croix paroissiale, l'une et l'autre voilées de violet.

Processions

Disons un mot des autres processions. En ces âges de foi, il y avait, outre celles que l'Eglise ordonnait, des processions ordinaires et des processions extraordinaires.

1. — *Processions ordinaires* : 1° le lundi de Pâques, ou un autre jour en cas d'empêchement en raison des confessions¹ ;

2° tous les vendredis entre le 3 mai et le 24 juin, jusqu'à la chapelle de St-Eusèbe² ;

3° tous les dimanches du 3 mai au 14 septembre, aux différentes croix de ville : *trois par dimanche* : une avant la grand'messe, une après la grand'messe et une après les vêpres. L'acte de visite de 1739 les réduisit à une, sans préjudice pour celles qui seraient obligatoires à d'autres titres³. « Bien souvent — disait le curé en motivant cette réduction — il n'y a que des enfants qui y assistent. ».

En tête des anciennes processions, il y avait deux hommes munis de clochettes assez lourdes, qu'ils faisaient sonner en se relayant.

2. — *Processions extraordinaires*. Aux grands maux les grands remèdes. Pour obtenir la pluie, ou le beau temps, on allait en procession à Orny⁴, ou à Ferret, ou à Notre-Dame de Lorette (chapelle de la paroisse de Bourg St-Pierre), ou même au Grand St-Bernard.

D'autres fois, on se rendait à la chapelle de St-Eusèbe par Montatuy et Somlaproz, pieds nus et jeûnant au pain et à l'eau. Pour ces rudes chrétiens, les pénitences douces étaient des pénitences nulles. Ils avaient raison.

¹ E., p. 16 (8°), et Acte de visite de 1810.

² *Bulletin paroissial*, mars 1914, p. 2.

³ A., § 10.

⁴ Voir article des *Annales valaisannes*, mars 1937, pp. 171-174.

Confréries et ... chandelles

Un mot des confréries ¹ — du Très Saint Sacrement, érigée en 1641, — du S. Rosaire, remontant à 1610, mais érigée en 1641, — de S. Joseph, érigée en 1707. Elles avaient leurs messes particulières à certains jours. Au Très Saint Sacrement étaient affectés le troisième dimanche de chaque mois et l'octave de la Fête-Dieu ; au S. Rosaire, les premiers dimanches et les fêtes de la Sainte Vierge ; à S. Joseph, les quatrièmes dimanches, le 19 mars et le troisième dimanche après Pâques. Ces jours-là, la grand'messe paroissiale se célébrait à l'autel de la confrérie, donc, de temps en temps, à l'autel du S. Rosaire ou à celui de S. Joseph, qui se trouvaient un peu bas dans l'église, et, en conséquence, en arrière d'une partie de l'assistance. C'était un inconvénient. Le curé en trouvait encore un autre, celui d'être privé de la collecte dite « cueille » qui était pour la confrérie, alors qu'elle ne fournissait le luminaire que pour la grand'messe, tandis que lui devait le fournir, ainsi que l'encens, pour les autres offices : le *Libera me*, les laudes, l'*Asperges me*, la procession autour de l'église et les vêpres.

« On voit à ces jours, dit un curé en 1786, un manège qui étonne et surprend l'étranger : on voit allumer les chandelles du curé pour le *Libera me*, l'*Asperges* et la procession ; ensuite, on éteint celles du curé pour allumer celles de la confrérie ; la messe finie, on éteint celles de la confrérie pour allumer celles du curé. On croirait que c'est un théâtre, où l'on change de scène et de décoration à tout instant ². »

Nos populations ont une grande dévotion aux âmes du purgatoire. Voici un mot concernant le cimetière et les enterrements. En prévision de la construction d'une nouvelle église, on fit, en 1869, un nouveau cimetière dans lequel on réserva, pour le clergé, des places des deux côtés de la croix. De belles bornes de granit les limitent. Auparavant, les prêtres étaient ensevelis dans un caveau sous l'église.

Offrandes et dépenses

Quant aux enterrements, on remarquera que, tout naturellement, le casuel revêtait des formes en rapport avec les usages et le numéraire de ce temps-là. Ainsi, en 1786, pour la sépulture, le septième et l'anniversaire, le curé recevait 45 « baches » avec la bougie et le pain « qu'on offre une fois le mois pendant un an. Quant aux 4 chandelles qu'on

¹ E., p. 6.

² E., pp. 6, 9, 11.

met sur le corps et qui servent aux trois services, elles appartiennent au curé ; mais on a soin de les acheter si petites que quand tout est fini, il n'en reste qu'un petit $\frac{1}{4}$ de livre, et le plus souvent tout est brûlé ».

Dans les actes de visite de 1810 et de 1882, nous voyons que le curé recevait, outre les honoraires, l'offrande en espèces, plus une chandelle et un pain de froment, ainsi que 2 batz (30 ou 40 centimes) placés sur la bière. Au septième et à l'anniversaire, l'offrande du pain et de la chandelle était remplacée par 3 batz ou leur équivalent. De plus, durant l'année qui suivait le décès, le curé recevait douze pains de froment et douze chandelles pour chaque défunt qui était de la communion.

Anciennement, on chantait les vêpres et l'office des morts tous les lundis et les troisièmes dimanches, bien que ce ne fût obligatoire que les troisièmes dimanches¹.

Les offrandes des enterrements me fournissent l'occasion de dire un mot des autres offrandes en faveur du curé.

En 1739, il avait celles de la chapelle de St-Eusèbe² ; en 1786, celle de la St-Antoine³. En 1810, il recevait en offrande de l'argent et du pain, le 14 janvier, le 2 novembre et à toutes les fêtes de 1^{re} classe⁴. Chaque mariage — d'après un usage immémorial — lui faisait cadeau d'un mouchoir et d'un quartier de mouton⁵. Il y a belle lurette que cela n'est plus.

Voici, en raccourci, l'état de certaines dépenses, en 1882⁶ : salaires d'un domestique et de trois servantes : 545 fr., soit 200 fr. pour le premier et 115 pour chacune des trois autres.

Douze toises de bois : 120 fr.

Travaux des vignes : printemps : 111.70 fr. ; été : 57 fr. ; automne : 24 fr. Au total : 192.70 fr.

Travaux de la campagne : 84.05 fr.

Impôt communal : 85 fr. ; impôt pour l'école : 27.50 fr.

Journée d'un faucheur : 0.80 fr. *O tempora, ô mores!*

Quittons ce terre-à-terre.

¹ Actes de visite de 1739 et 1766 (8°).

² A., § 11.

³ E., p. 12.

⁴ Acte de visite de 1810.

⁵ E., p. 11.

⁶ Livre de compte de M. le curé Lovey.

Offices et prières

En 1761, on confessait les enfants qui n'étaient pas de la communion, la semaine du dimanche *Laetare*, 4^e du carême. La veille du dimanche de la Passion c'était le tour des infirmes, des sourds et des vieillards. Les autres paroissiens avaient ensuite leurs jours, par villages et par quartiers de ville

Les fêtes et les dimanches, on confessait souvent jusqu'après midi ¹.

Les offices divins étaient célébrés ² : en hiver : à 7 h. et entre 8 h. et 9 heures ; en été : à 5 h. et entre 7 et 8 h., — ce qui ferait, de nos jours, en hiver : 7 h. $\frac{1}{2}$ pour la première messe et 8 h. $\frac{1}{2}$ pour la grand'messe ; en été : 5 h. $\frac{1}{2}$ pour la première et 7 h. $\frac{1}{2}$ pour la grand'messe.

Signalons les heures d'adoration pendant les Quarante-Heures de 1806, une des années où il n'y avait que quatre fêtes à Noël ! (sic) ³ C'était peu, à cette époque, que quatre fêtes religieuses consécutives ! Ces fêtes étaient : Noël, S. Etienne, S. Jean l'Evangéliste et les Saints Innocents. Heures d'adoration : de 7 h. à 9 h. et de 12 h. à 4 h.

De 9 h. à 12 h. : Offices paroissiaux (trois heures dans une église froide !). De 4 à 5 h. : Complies et bénédiction.

Jusqu'en 1739 on chantait les laudes aux fêtes de 1^{re} et de 2^e classe et les dimanches du carême ⁴.

A partir de 1739 — si l'on excepte la Circoncision — on ne les chantait plus aux fêtes de 2^e classe. Vers 1900, on chantait encore les laudes, dans nos églises du St-Bernard, aux fêtes les plus solennelles. Cette coutume cessa, sur le conseil de Mgr Abbet, évêque de Sion.

Les jours d'œuvre et les fêtes, pendant le carême, on chantait les complies ⁵. Mais, les hommes étant aux travaux des vignes, le prêtre se trouvait à peu près seul, ou avec quelques enfants.

Finissons par la bénédiction des alpages ⁶, réservée au curé jusqu'en 1822. Elle n'était obligatoire que moyennant une rétribution convenable.

Chanoine Fabien MELLY, curé d'Orsières.

¹ A., § 7.

² Acte de visite de 1766 (9^o et 10^o).

³ Grande affiche.

⁴ A., § 7.

⁵ E., p. 13.

⁶ Actes de visite de 1766 (5^o), 1822 et 1835.